

Reflets de l'idéologie courtoise dans la littérature arthurienne

Lector dr. Drăgoi Mirela
Universitatea „Dunărea de Jos” din Galați

Rezumat: *Literatura arturiană exprimă, în ansamblul ei, conținuturi legate de etica curtenească și de o reprezentare ideală a lumii feudale și a cavalerilor Mesei Rotunde. Acest vast repertoriu de texte extrem de disparate este rezultatul unei simbioze între substratul legendar oferit de literatura celtică medievală și elementele istorice fixate între 800-1155 de cronicarii Geoffroy de Monmouth, Guillaume de Malmesbury și Wace. Noțiunea de „cortezia” desemnează toate calitățile spirituale și fizice care caracterizează oamenii de curte. Dintre acestea, cele mai importante ar fi: curajul, fidelitatea, eleganța, politețea, generozitatea și arta exprimării verbale.*

Cuvinte cheie: literatura medievală, literatura arturiană, „cortezia”,

La littérature arthurienne, que l'on connaît également sous l'appellation de « matière de Bretagne » ou de « romans de la Table Ronde », considère l'éthique courtoise comme une représentation parfaite du monde féodal. La courtoisie (« cortezia ») est un système idéologique développé aux XII^e - XIII^e siècles dans les cours seigneuriales, qui se fonde sur une théorie et une pratique raffinées de la fin'amor occitane. Le sens large, complexe de cette notion désigne toutes les qualités spirituelles et physiques qui caractérisent les gens de cour : l'élégance, la politesse, la générosité, l'art de parler, etc. Dans le sens étroit, elle désigne une sorte de religion de l'amour et offre une représentation idéale du chevalier de la Table Ronde. La fin'amor est un terme en ancien français qui pourrait se traduire en français moderne par « amour parfait ». Ce thème est introduit vers la fin du XI^e siècle par les troubadours méridionaux dans leur poésie érotique qui bouleverse toutes les valeurs communément admises au milieu du siècle. Ce type de passion amoureuse répond à une recherche exigeante d'un amour imprégné de ferveur mystique et d'abnégation. L'idéologie de la fin'amor se trouve également à la base des premiers romans courtois, sous la forme d'une soumission totale du chevalier à sa Dame dans le cadre d'un amour nécessairement adultère (« l'amor mixtus »). Elle apparaît d'abord comme une tentative de transposer dans le domaine des relations amoureuses le respect de la chevalerie et les rapports de vassal à suzerain. L'amour courtois reprend la structure de base du système féodal, mais place la dame dans la situation du seigneur (la dame est interpellée avec les termes masculinisants « senhal » ou « mi dons » – « mon seigneur »).

L'idéologie courtoise regroupe des valeurs morales comme : « mezura » (contrôle de soi), « largueza » (générosité), « jovens » (ferveur), « joy » (joie de vivre), « valor » (vertu), « pretz » (honneur), « covivensa » (tolérance) etc. Le terme « jovens » désigne une valeur exigeant de la part des gens de cour la jeunesse d'âme, la ferveur. Le sens large de cette notion désigne un ensemble de qualités morales et chevaleresques, de devoirs imposés par l'amour. La notion « joy » est liée à la fin'amor et exprime une joie de vivre générale et universelle. Vue comme synonyme d'« amour », cette joie spirituelle devient une force capable de transfigurer l'homme. Le terme « largueza » exprime une valeur engendrée par la lyrique courtoise, qui exige de la part des gens de cour la générosité. « Mezura » exige le contrôle de soi, l'équilibre des sentiments et de la raison ; vue comme l'expression d'une double éthique – sociale et individuelle, elle est un devoir social important de l'homme courtois.

La société des XII^e - XIII^e siècles était découpée en trois « états » [1]: **les oratores** (des hommes qui prient), **les bellatores** (des hommes qui combattent) et **les laboratores** (ceux qui travaillent). Dans la conception de l'homme médiéval, l'exclusion de la société signifiait aller contre l'ordre des choses. La féodalité classique représentait « un mode de rapports humains équilibrés, une pyramide de pouvoirs fondés sur une relation personnelle entre seigneur (suzerain), vassaux et vasseurs (vassaux de vassaux). La féodalité est

basée sur un engagement d'homme à homme, garanti par serment réciproque. Ce système de relations sociales, d'usages et d'attitudes mentales repose sur l'existence de fiefs concédés par des seigneurs à des vassaux en échange de services particuliers, qui sont surtout militaires. Au sens large, c'est l'appropriation de la puissance publique par des seigneurs de tout rang – ducs, marquis, comtes, châtelains. Chaque seigneur s'engageait envers un seigneur plus puissant et devenait ainsi le vassal de celui-ci. Le pouvoir d'un seigneur se mesurait au nombre de ses vassaux. Chaque vassal, en échange de sa loyauté, recevait un fief. Ce dernier terme – « fief » (« bienfait », « bénéfice », « chasement »), forgé à partir du mot latin « feodum », désignait une terre concédée par le suzerain à son vassal par un acte symbolique appelé « cérémonie d'investiture ». A l'origine, le fief représentait seulement un droit d'usufruit mais, dès le XI^e siècle, en France, il tend à devenir héréditaire. L'investiture du fief était le dernier moment de la cérémonie et consistait pour le seigneur à remettre à son vassal un objet symbolisant le fief (motte de terre, anneau, étendard etc.). Si celui-ci rompait le contrat, le seigneur pouvait reprendre son fief. Ce « bienfait » pouvait être de plusieurs natures (le plus souvent, c'était une terre avec les revenus qui y étaient attachés ; il était plus rarement une fonction, un droit de ban, des péages ou des dîmes). À la fin du Moyen-Âge, le fief est de plus en plus une rente.

Le terme « adoubement » (du francique « dubban » - frapper) définit une cérémonie profane et militaire d'initiation par laquelle un jeune homme passait de l'état d'écuyer à celui de chevalier du roi. A cet événement essentiel de la vie d'un homme assistaient bon nombre de nobles. Elle avait lieu en général en mai ou en juin : agenouillé, le bachelier prêtait à haute voix le serment des chevaliers, une main sur l'Évangile. Ses armes de chevalier lui étaient ensuite remises par son seigneur (qui avait le rôle d'un parrain), bénites par l'Église hébergeait la cérémonie. Une fois revêtu de son équipement, il s'agenouillait à nouveau pour recevoir l'accolade [2]. La deuxième phase du contrat vassalique portait le nom de « fidélité » : une fois l'hommage reçu par le seigneur, le vassal prêtait sur les Évangiles ou sur des reliques un serment de fidélité qui rendait l'acte irrévocable, en rendant le lien humain un lien divin.

La littérature transfigure artistiquement tous ces phénomènes culturels et brosse un tableau des mœurs et des coutumes des XII^e - XIII^e siècles. Ce vaste répertoire de textes extrêmement disparates est le résultat d'une symbiose totale entre le substrat légendaire offert par la littérature celtique médiévale et les éléments historiques fixés entre 800-1155 par les chroniqueurs Geoffroy de Monmouth, Guillaume de Malmesbury et Wace.

La littérature arthurienne représente un vaste répertoire de motifs, de personnages et de références historiques, qui se constituent dans un ensemble très hétérogène de textes. Née au début du XII^e siècle dans le domaine des Plantagenêt, elle s'est répandue dans tout le monde féodal et a influencé profondément la culture occidentale, de la Norvège à la Sicile et à l'Allemagne. Le substrat légendaire et les éléments historiques ont été fixés pour la première fois par Geoffroy de Monmouth, Guillaume de Malmesbury et Wace. Ils ont créé un matériau auquel les écrivains (Marie de France, Chrétien de Troyes, Bérout) ont puisé pour créer des œuvres littéraires qui mêlent des références antiques et des éléments folkloriques à leur propre imaginaire, ancré dans la société de leur temps.

Un inventaire complet des travaux consacrés par les chroniqueurs et par les écrivains à ce sujet est présenté dans l'annexe de *La Littérature arthurienne* de Thierry Decourt :

- v. 540 – *De excidio Britanniae* (Gildas)
- v. 800 – *Bede le Venerable*
- v. 800 – *Historia Brittonum* (Nennius)
- v. 1100 – *Gesta Regum Anglorum* (Guillaume de Malsbury)
- 1134 – *Prophetiae Merlini* (Geoffroy de Monmouth)
- v. 1135 – *Historia Regum Britanniae* (Geoffroy de Monmouth)

v. 1145-1160 – *Vita Gildae* (Caradoc de Llancarvan)
 v. 1150 – *Vita Merlini* (Geoffroy de Monmouth)
 1155 – *Roman de Brut* (Wace)
 v. 1160 – *Lais* de Marie de France
 v. 1170 – *Erec et Enide* (Chrétien de Troyes)
 v. 1175 – *Tristan* (Thomas)
 v. 1176 – *Cligès* (Chrétien de Troyes)
 1177 – 1181 – *Le Chevalier au lion – Yvain ; Le Chevalier de la Charrette – Lancelot* (Chrétien de Troyes)
 1170 – 1190 – *Tristan* (Eilhart d'Oberg)
 v. 1180 – *Tristan* (Bérout)
 1180 – 1185 – *Erec* (Hartmann von Aue)
 1181 – 1190 – *Le Conte du Graal – Perceval* (Chrétien de Troyes) [3].

Les sources de la littérature arthurienne.

L'origine historique de ces écrits

Ce type de littérature tire son origine dans les chroniques historiques où l'on trouve le souvenir déformé des événements liés à la constitution et à l'évolution de la Grande Bretagne. L'histoire de ce peuple remonte loin dans le passé. En 410, la Grande-Bretagne a été évacuée par les Romains (dont l'armée était dirigée par Brutus, l'arrière-petit-fils d'Enée à côté des Troyens). Dès lors, l'Angleterre a été en proie à d'incessantes guerres entre les chefs celtes, dont certains ont fait appel aux Germains pour s'assurer la victoire.

Même de nos jours, l'historicité du personnage d'Arthur est purement hypothétique. Il a probablement existé à la fin du V^e siècle ; dans *Historia Brittonum* de Nennius, au début du IX^e siècle, il était un chef breton qui s'est fait connaître dans la lutte contre les envahisseurs anglo-saxons. Le chroniqueur relate les douze victoires d'un « dux bellorum » nommé Arthur contre les Saxons appelés par le roi Vortiger. Au terme d'une campagne difficile, pendant laquelle il terrasse un dragon au Mont Saint-Michel et vainc l'empereur Lucius Iberius, Arthur doit faire face à la rébellion de Mordred, qui veut épouser Guenhuara. La bataille finale a eu lieu à Cornouailles : Mordred est tué, mais Arthur, blessé à mort, se fait porter dans l'île magique d'Avalon et Guenièvre se retire au couvent.

Nennius rapporte deux légendes locales sur Arthur. Une première concerne un mégalithe portant la marque imprimée par la patte du chien du roi, pendant que ce dernier chassait un porc sauvage, tandis que l'autre porte sur la tombe de son fils qui se trouverait près de la source du Gamber (Hereford-Shire).

La chronique de Geoffroy de Monmouth (un clerc de la cour d'Henri II), intitulée *Historia Regum Britanniae* (achevée au plus tard en 1138) offre des détails qui précisent davantage l'identité d'Arthur. Ce serait le fils adultérin d'Uter Pendragon et d'Igerne, reine de Cornouailles, élevé loin de la cour par l'enchanteur Merlin [4]. Après la mort d'Uter, il s'impose en retirant l'épée Caliburnus de la pierre où elle était fichée. Il s'allie aux Bretons d'Armorique conduits par Hoël et met en déroute les Saxons après douze victoires. Il épouse Guenhuara, puis conquiert la Gaule et, refusant de payer tribut à l'empereur, part vers Rome. Il confie alors le royaume à son neveu Mordred.

Monmouth donne une coloration plus courtoise à la vérité historique, tout en combinant des éléments folkloriques et légendaires. Le récit de la naissance d'Arthur s'inspire à la fois des légendes d'Hercule et d'Alexandre et des épisodes bibliques du péché de David et de la naissance de Salomon.

La figure du roi, simple chef de guerre chez Nennius, subit une réelle amplification. Il devient un souverain cultivé, digne de supplanter l'empereur de Rome. Le rayonnement de sa cour et sa largesse attirent les jeunes chevaliers. Plus qu'un conquérant, Arthur apparaît comme un monarque civilisateur. Cette image sera retenue plus tard par Chrétien de Troyes:

« Ce roi qui marqua si bien son époque / qu'on parle de lui dans tous les pays./ Ainsi je partage cette opinion des Bretons /que son nom survivra jusqu'à la fin des temps./ C'est grâce à lui, de même, que s'est maintenu le souvenir/ des nobles chevaliers élus/ qui se consacrent à l'amour » [5].

Dans une autre chronique écrite vers 1148 et intitulée *Vita Merlini*, Geoffroy de Monmouth développe les données concernant le début et la fin du règne d'Arthur. Son premier ouvrage – *Gesta Regum Anglorum* – écrit entre 1100 et 1125, impose l'image d'un roi justicier, glorieux et redoutable, champion du christianisme contre les païens. Les Plantagenêt ont besoin de légitimer leur pouvoir sur les populations de la Grande-Bretagne et s'inventent un héros dynastique comparable au Charlemagne des chansons de geste pour les Capétiens. Cette utilisation poétique de la légende connaît son apogée en 1191 lorsque, sur ordre d'Henri II, les restes supposés d'Arthur et de Guenièvre sont exhumés à l'abbaye de Glastonbury, mettant fin aux rêves bretons d'un retour du roi.

Les éléments légendaires de la littérature arthurienne

La littérature celtique médiévale comprend des informations primitives appartenant aux âges « barbares » où la littérature n'était qu'orale. Les plus anciennes mentions du nom d'Arthur se trouvent dans une élégie gauloise, *Goddodin* (v. 600) et dans la vie du Saint irlandais Columba (écrite sans doute vers 700). Arthur y est vu comme un modèle absolu de bravoure. Dans des poèmes plus tardifs, datant des IX^e- X^e siècles, dont le plus représentatif est *Preidann Annwfn* (*Le sac de l'Au-delà*), attribué au barde Taliesin, Arthur dirige une expédition contre l'Au-delà destinée à rapporter un chaudron magique. D'autres textes contenant des informations sur Arthur sont le poème de Cuhwh et Olwen (écrit probablement au X^e siècle) et quelques vies de saints des XI^e – XII^e siècles : *La Vie de Saint Cadoc* (v. 1075), où Arthur est un combattant intrépide, mais entêté, voire tyrannique et *La Vie de Saint Efflam, de Saint Carannog, de Saint Padarn* (XI^e siècle) et *de Gildas* (v. 1145-1160).

Le légendaire arthurien a été diffusé par des conteurs professionnels bilingues (généralement des Bretons d'Armorique) auprès des cours féodales françaises [6] et les œuvres des bardes professionnels seront fixées par écrit plus tard : « Il ne faut donc pas se fonder sur la date des manuscrits (au XII^e siècle au plus tôt) pour déterminer la date de composition d'un poème », explique un spécialiste de la littérature arthurienne [7].

Une voie féconde d'analyse de la littérature arthurienne est représentée par l'exploration des références d'un texte à l'autre [8], car les auteurs suivent toujours une démarche de réécriture et d'imitation. On assiste ainsi au retour des schémas narratifs et des personnages, à une reprise des éléments folkloriques, à la récurrence des rimes et des tournures et surtout au réemploi des figures rhétoriques, des procédés descriptifs et d'un certain vocabulaire. L'élément unique est la figure du roi Arthur, qui y apparaît comme un roi courtois, qui vit entouré de belles dames dans un monde brillant et fastueux. Il possède toutes les vertus courtoises : loyauté, générosité, largesse. La communauté arthurienne a un rôle normatif pour les héros : « Le noble roi Arthur de Bretagne/ dont la prouesse nous enseigne/ à être vaillants et courtois,/ réunit sa cour avec la magnificence convenant à un roi,/ lors de cette fête qui coûte tant/ qu'on appelle avec justesse la Pentecôte./ Le roi était à Carduel, au pays de Galles./ Après le repas, à travers les salles,/ les chevaliers s'assemblèrent/ là où les appelèrent les dames,/ les demoiselles, les jeunes filles. Certains racontaient des histoires, tandis que d'autres parlaient d'Amour,/ des tourments et des supplices,/ ainsi que des grands bienfaits que reçoivent souvent/ les disciples appartenant à son ordre,/ qui en ce temps-là était puissant et de qualité » [9].

Paul Zumthor considère que ce « type-cadre » fourni par la cour d'Arthur possède trois fonctions : « a) il fonde l'histoire et fixe le sens propre du passé, *litera* et *sensus*

literals, en rendant ainsi possible une interprétation allégorique ; b) il crée l'unité narrative et permet d'organiser le développement selon les types du voyage ou de la quête (...); c) enfin, il est le cadre virtuel de tous les romans, jusque vers la fin du XIV^e siècle (...). La cour arthurienne est le seul lieu stable, de paix et de justice, réalisant la communauté chevaleresque. Après l'aventure individuelle, la cour réintègre le chevalier dans son ordre ; les valeurs de l'individu ne sont reconnues que par la collectivité (...). C'est l'énergie propre du modèle arthurien » [10].

Notes

[1] On ne peut pas employer le syntagme de « classes sociales » pour définir les étapes de cette hiérarchie, parce que cette notion n'est pas adéquate aux réalités de l'époque. Le terme « ordre » (du latin « ordo ») est plus approprié à ce contexte. Les chercheurs contemporains préfèrent parler d'« états ». (cf. Constantin Pavel, *Genres et techniques littéraires dans la France médiévale*, Casa Editoriala « Demiurg », Iasi, 1998, p. 9).

[2] L'accolade (« la collée ») était une épreuve de robustesse et de maîtrise de soi à laquelle était soumis un chevalier pendant l'adoubement, quand son père, son oncle ou son seigneur lui assénait un coup au visage ou sur la nuque.

[3] Cf. Thierry Decourt, *La Littérature arthurienne*, Coll. « Que sais-je ? », P.U.F., Paris, 2000, chap. « La Chronologie des principaux textes arthuriens (Dates approximatives) », pp. 122-124.

[4] Merlin, astrologue et maître du temps, magicien et poète, bon connaisseur de la nature, sarcastique et souvent fantasque, y est présenté comme un homme sauvage, ancien roi de Démètes, vivant dans les bois avec sa femme Guendoloena.

[5] Chrétien de Troyes, *Le Chevalier au lion (Yvain)*, édition et traduction de David F. Hult, d'après le manuscrit BN fr. 1433, Coll. « Classiques Modernes », Librairie Générale Française, Paris, 1994, pp. 712-713.

[6] C'est l'hypothèse la plus largement répandue (cf. Thierry Decourt, *op. cit.*, pp. 10-11). D'autres chercheurs nient le rôle exclusif des conteurs bretons dans la diffusion des récits arthuriens et émettent l'hypothèse qu'il y a eu des écrits intermédiaires en latin sur le modèle des oeuvres de Geoffroy de Monmouth et de Gautier (J. Loth, J. Frappier, plus récemment P. Sims-Williams).

[7] *Ibidem*, p. 9.

[8] C'est ce qu'on appelle « intertextualité » – concept inauguré par Bachtine, Zumthor et Segré) : l'auteur reprend le modèle ancien, d'une autorité particulière, en l'enrichissant d'approches et d'apports nouveaux.

[9] Chrétien de Troyes, *op. cit.*, pp. 711-712.

[10] *Apud* Constantin Pavel, *op. cit.*, p. 138.

Bibliographie

Boutet, Dominique, Strubel, Armand (1987), *La littérature française du Moyen-Age*, Paris, Coll. « Que sais-je ? », P.U.F. Decourt, Thierry, *La Littérature arthurienne*, P.U.F., Coll. « Que sais-je ? », Paris, 2000.

****Histoire de la littérature française*, IIe tome, (coord. Angela Ion), Editura Didactică și Pedagogică Bucurest, 1982.

Pavel, Constantin, *Genres et techniques littéraires dans la France médiévale*, Casa Editoriala « Demiurg », Iasi, 1998.

Troyes (de), Chrétien, *Romans*, Librairie Générale Française, Coll. « Classiques Modernes », Paris, 1994.